

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming!
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from:
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

\$1.00 PAR ANNÉE

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO

LE SIGNE DE LA CROIX

TROISIÈME PARTIE — LE BARON DE GRANDAIR

II — L'HOMME À LA RAPIÈRE

—Jeanne ! murmura l'homme à la rapière au moment où disparaissait la jeune femme.

Et il s'élança comme pour pénétrer à son tour dans la demeure aristocratique.

Mais le flot des valets du duc de Guise, qui s'était arrêté pour livrer passage à la lumière, s'opposa à l'élan de l'inconnu.

— Quelle folie ! dit celui-ci en reprenant son sang-froid. On ne peut être elle !... Jeanne en grande dame !... Jeanne fêtée par M. de Bassompierre ! Allons ! je suis un sot !... Mais ce petit pied... cette jambe si admirablement moulée... ce regard même plein de flammes, et qui jadis m'enivrait... O'était elle.

Puis, après un léger moment de silence ;

— Nom ! reprit-il, impossible !... Je me suis trompé ; c'est une illusion !...

Peut-être cependant allait-il revenir à ses pensées premières et se livrer à des réflexions nouvelles lorsque les cris des valets, recommençant avec plus de force, augmentés

qu'était la foule par l'arrivée des gens de MM. de Guise, d'Angoulême et de Bassompierre, le forçèrent à se retourner.

— Sus au drôle ! sus au bourgeois ! hurlaient les laquais en reprenant les choses au point où les avait interrompues l'arrivée des trois seigneurs.

L'homme à la rapière haussa les épaules devant cette mani-

festation bruyante, et fit un pas pour reprendre la place qu'il avait quittée.

Mais la foule excitée ne le lui permit pas. Les injures, les menaces, les invectives de tous genres tombèrent alors druës comme grêle sur la victime mise à l'index par le courroux public.

Une main même se leva menaçante.

Le front de l'inconnu, de plus d'émotion que l'avait rendu l'apparition de la bohémienne, devint subitement orageux de colère.

Un juron terrible s'échappà de ses lèvres crispées :

— Mort-diable ! s'écria-t-il en tirant sa longue épée, dont la lame, en décrivant un demi-cercle fit le vide autour de lui, mort-diable ! mes maîtres, voulez-vous que j'ocupe les oreilles aux plus affrontés pour avoir la paix !... Par le sang, Dieu ! prenez-y garde ! ma rapière est assez longue pour enfler d'un coup les trois premiers comme trois dindeons sur une maîtresse broche ! Or ça ! qui veut tâter de la pointe ?

L'audace, l'énergie, la tenue ferme du personnage, jointes à l'habileté de sa longue épée nue, impressionnèrent tout d'abord la valetaille.

Les plus entreprenants

et les plus braves reculérent ; mais la foule des derniers rangs pressait de nouveau les premiers, ceux-ci furent forcés de revenir à portée de la rapière menaçante.

Déjà les dagues se tiraient, et la bataille allaient commencer, lorsqu'une nouvelle interruption eut lieu, causée par l'arrivée d'une troupe d'archers aux armes de la ville.



Elle portait le costume des bohémienne italiennes.

—Place à M. le prévôt de Paris !... hurla-t-on de toutes parts.

Et encore une fois les rangs s'ouvrirent, le silence se fit, et l'homme menacé de la fureur populaire alla reprendre tranquillement sa place en remettant son épée au fourreau.

Le carrosse tourna péniblement dans la rue étroite et demeura stationnaire devant la porte de l'hôtel.

M. d'Aumont fut le premier qui en descendit.

Le caractère grave du magistrat ne lui avait pas permis d'emprunter les allures joyeuses du déguisement : il portait son costume de cérémonie et sa longue robe rouge ouverte flottait autour de ses chausses de velours noir.

Madame d'Aumont, en costume de cour, suivit son mari, et Diane descendit ensuite.

La jeune fille était vêtue en nymphe, suivant le goût mythologique de l'époque et la singulière façon dont on entendait reconstruire alors ces costumes fabuleux.

Mais quelque singulière, quel que bizarre que fût cette toilette, elle allait à ravir à celle qui la portait.

La mère et la fille étaient masquées toutes deux, ainsi que toutes les femmes, qui les avaient précédées jusqu'alors.

Quant aux hommes, quelques-uns arrivaient tout masqués, mais la majeure partie ne mettaient leur loup qu'en descendant de cheval, ainsi que l'avaient fait MM. de Guise, d'Angoulême et de Bas-ompierre.

En descendant de carrosse, M. d'Aumont aperçut l'homme à la rapière et lui fit un signe de tête, auquel l'autre ne répondit que par un mouvement des épaules.

Le prévôt étouffa un soupir.

—Richard ! fit-il.

Le chef de l'escorte, qui n'était autre que le vieux sergent qui accompagnait déjà le prévôt la veille, lors de son expédition à la foire Saint-Germain, s'avanga toujours empressé et respectueux.

M. d'Aumont lui donna quelques ordres à voix basse puis il se retourna vers sa femme et sa fille.

Diane, en proie à une émotion extrême, paraissait chanceler.

—Qu'avez-vous, ma fille ? demanda madame d'Aumont.

—Rien, ma mère, balbutia Diane, un étourdissement... mais cela est passé.

La pauvre enfant songeait qu'elle allait revoir le comte de Bernac, et que l'heure qui allait suivre devait décider de sa destinée et de celle de l'homme qu'elle aimait.

M. d'Aumont prit le bras de sa femme, et Diane les suivit en s'efforçant de contenir l'agitation qui faisait frémir tout son être.

Le carrosse et les archers s'éloignèrent lentement, et Richard, abandonnant ses soldats, marcha droit vers l'homme à la rapière.

—Eh bien ! maître Giraud, mon très-cher confrère, dit-il de sa voix légèrement nazillarde, vous voilà au premier rang des curieux ?

L'archer de la prévôté de Rouen fit un signe affirmatif.

—Quoi de nouveau ? murmura Richard en se penchant à son oreille.

—Rien !

—Ainsi, de La Chesnayo ?...

—Pas de nouvelles.

—Et le comte de Bernac ?

—Il n'est pas encore arrivé !

—Vous en êtes certain ?

—J'en suis sûr.

Richard poussa un soupir de satisfaction.

—Je craignais qu'il ne fût ici avant nous, dit-il.

—M. le prévôt a-t-il fait préparer le déguisement convenu ? demanda Giraud sans répondre au sergent.

—Oui, dit celui-ci.

—Et où le trouverai-je ?

—Sous le vestibule, à droite ; vous voyez d'ici une porte ?

—Parfaitement.

—Eh bien ! l'instant venu, vous en franchirez le seuil et vous direz à la personne que vous trouverez dans la chambre : « De la part de M. le prévôt. » On vous remettra tout ce qui vous sera nécessaire.

—Très-bien ! M. de Bernac une fois arrivé, je pourrai alors ne plus le quitter d'un pas.

—Mon Dieu, oui !

Et Richard, le sergent de la prévôté de Paris, ajouta intérieurement en lançant un regard de côté à son interlocuteur :

—Va ! tu peux le surveiller à ton aise, puisque maintenant je te surveille, moi !

En ce moment trois jeunes seigneurs, brillamment vêtus, mais ayant le visage découvert, et montés sur de superbes chevaux, fendirent la foule avec l'assurance de gens de grande maison peu soucieux d'écraser ou non la valetaille.

Ces trois seigneurs étaient : le chevalier de La Guiche, le marquis d'Herbaut et leur nouvel ami du matin même, le brave et intrépide baron Marc de Grandair.

III

CAMELÉON

La Guiche et d'Herbaut étaient costumés en grands seigneurs polonais, portant les uniformes mêmes que leur avait apportés à tous deux le père du marquis, alors qu'il avait accompagné en Pologne le duc d'Anjou, depuis Henri III, à l'époque de sa royauté fugitive.

Quant au baron de Grandair, il était difficile, pour ne pas dire impossible, de connaître la forme et la couleur de son déguisement, car il était drapé du col à l'extrémité de ses chausses dans les plis d'un manteau bleu foncé, tellement long et tellement ample qu'il le recouvrait tout entier.

L'un des pans, rajeté sur l'épaule, donnait au vêtement l'aspect d'une toge de sénateur romain.

Tous trois tenaient à la main leurs loupes de velours.

La Guiche et d'Herbaut s'élançaient légèrement à terre.

Le jeune baron accomplit le même mouvement ; mais en retombant sur le sol, il se trouva arrêté par l'un des plis de son long manteau qui s'était accroché à l'arçon de sa selle.

Marc était pris de façon à ne pouvoir se tourner sans déchirer le vêtement.

Un valet de suite s'avanga pour dégager le gentilhomme, mais Giraud, à côté duquel il se trouvait, eut pitié de l'embarras du jeune seigneur et détacha le lien formé par le hasard avant que le laquais n'eût pu accomplir son office.

—Merçi, mon brave ! dit le baron en souriant à celui qui lui était venu en aide.

—Trop heureux de vous servir, mon gentilhomme ! répondit l'archer rouennais.

La personne de Giraud était alors éclairée en plein par le feu des illuminations de l'hôtel et par le rayonnement des flammes des torches.

Sa physionomie caractérisée s'offrait donc franchement aux regards du baron.

Celui-ci l'examina d'abord d'un coup d'œil rapide, puis ce coup d'œil devint plus profondément curieux et finit par se fixer sur l' amoureux de la belle Jeanne avec une expression singulière.

Maro recula d'un pas et passa la main sur son front.

Il venait de reconnaître le personnage qu'il avait vu le matin même au Pré aux Cleres, et comme il l'avait déjà fait le matin, on eût dit qu'il obéissait à concentrer ses pensées à réveiller un souvenir confus enfoui dans sa mémoire.

Puis il fit un geste, comme pour aider ses idées à prendre un autre cours.

Cependant, au moment de s'éloigner, il se retourna vers l'archer qui, lui, paraissait détailler curieusement toutes les parties du costume que portaient MM. de La Guiche et d'Herbaut.

—Vous étiez ce matin au Pré-aux-Cleres ? dit le baron en s'adressant à Giraud.

—C'est vrai, mon gentilhomme, répondit celui-ci, et je dois même ajouter que je vous ai vu faire bravement de votre épée.

—Il me semble, reprit M. de Grandair, que ce n'était pas alors la première fois que je vous rencontrais, et que vous avez dû déjà, je ne saurais dire en quel lieu ni en quelle circonstance, me rendre bon office. Est-ce vrai encore, cela ?

—Sa Seigneurie se trompe probablement, répondit Giraud ; mais cependant je n'oserais rien affirmer, car votre mascarade, mon gentilhomme, doit terriblement transformer votre personne.

En effet, soit par fantaisie, soit pour compléter le déguisement qu'il portait sous son manteau, le baron s'était enveloppé la tête sous une sorte de capuchon assez semblable à celui d'un moine et qui pouvait, à bon droit, remplacer le masque que cependant il tenait à la main.

—Je me nomme le baron de Grandair, ajouta le jeune homme.

Giraud s'inclina pour remercier de l'honneur que lui faisait le gentilhomme, mais en même temps son geste et son visage exprimèrent l'ignorance dans laquelle le laissaient les paroles de son interlocuteur.

—Ainsi, vous ne me connaissez pas ? dit encore le baron.

—Je n'ai pas cet honneur, mon gentilhomme.

—C'est singulier !... j'aurais juré cependant que je vous avais déjà parlé ! Enfin !... je me trompe, sans doute.

Giraud s'inclina encore en signe d'assentiment.

—Mais comment vous nommez-vous ?

—Giraud.

—Giraud ?

—Oui, mon gentilhomme.

—Giraud !... répéta vivement Maro en tressaillant subitement.

—Allons donc, baron ! Qui diable vous retarde ? cria La Guiche.

—Venez donc, très-cher ! ajouta le marquis d'Herbaut, lequel avait déjà franchi près de la moitié des degrés de l'escalier et qui, ainsi que son compagnon, se croyait suivi par M. de Grandair.

—Me voici, messieurs ! répondit ce dernier en quittant l'archer, qu'il salua familièrement d'un dernier geste.

Le baron gagna le vestibule.

—Giraud ! répéta-t-il pour la troisième fois, tandis que ses sourcils contractés et son front rêveur indiquaient le travail qui s'opérait dans son cerveau.

Tout à coup le jeune homme s'arrêta en poussant une exclamation sourde.

Evidemment il croyait avoir rencontré ce qu'il cherchait depuis quelques instants avec une si tenace persévérance.

Revenant rapidement sur ses pas, il saisit violemment par le bras l'archer rouennais étonné de ce retour subit et de ce geste impérieux.

—N'avez-vous pas habité la Percevalle durant votre jeunesse ? demanda le baron d'une voix brusque.

Giraud tressaillit également.

—C'est possible, dit-il.

—Un château... près d'Amiens ?

—Oui, fit l'archer de plus en plus surpris, et dont les regards se plongèrent dans ceux de son interlocuteur.

—Vous étiez au service... d'un noble seigneur ?

—Pourquoi me faites-vous ces questions ? dit brusquement Giraud.

Le baron le regarda un moment en silence, puis il ajouta :

—Si vous êtes désireux de le savoir, mon maître, venez demain matin rue du Hoqueton, dans la demeure de dame Perrine et demandez moi, je vous attendrai. Je crois que nous avons à causer ensemble.

Giraud darda son regard sur le jeune homme :

—Je le crois aussi, répondit-il lentement.

—Alors, demain ?

—A demain, mon gentilhomme.

Le baron pénétra dans l'intérieur de l'hôtel et se hâta d'aller rejoindre ses amis qui l'attendaient toujours.

Giraud le suivit des yeux, puis il se retourna vers Richard, lequel placé à peu de distance n'avait pu cependant entendre un seul mot de la conversation que nous venons de rapporter ; car le bruit causé par la foule des valets et par l'arrivée incessante des invités produisait un tumulte assourdissant, et que la conversation entre le baron de Grandair et de l'archer Giraud avait eu lieu à voix basse.

Le vieux sergent de la prévôté de Paris paraissait néanmoins assez intrigué de cette petite scène qui s'était passée sous ses yeux ; mais il était trop fin renard pour manifester le moindre désir d'une confidence.

Sa présence, au reste, avait assez bien servi Giraud en ce qu'elle avait à peu près débarrassé celui-ci des impertinences de la foule.

La personne de Richard et le piquet d'archers qu'il commandait en avaient imposé aux laquais mal intentionnés, et la levée de bouilliers qui s'était faite contre le soi-disant bourgeois, et qu'avait à temps interrompue la venue de M. le prévôt de Paris, paraissait être terminée au grand déplaisir des plus turbulents.

L'archer rouennais et le sergent parisien s'étaient donc rapprochés l'un de l'autre, examinant toujours avec attention les nouveaux arrivants et échangeant de temps à autre quelques observations insignifiantes.

Depuis quelques instants un troisième personnage était venu se joindre à eux, mais ce personnage, inconnu sans doute aux deux causeurs, n'avait cherché en aucune façon à entrer en intimité avec eux.

C'était un homme de moyenne taille et de physionomie paterno, à l'expression étonnée.

Ouvrant ses gros yeux, il paraissait être absorbé par la contemplation des costumes qui défilèrent devant lui, et il ne s'était probablement rapproché de Richard et de Giraud que

parce que ceux-ci occupaient au premier rang une excellente place pour voir.

Cet homme portait une livrée élégante, blanche et rose passémentée d'argent, couleurs adoptées par la jeune femme vêtue en bohémienne à laquelle Bas-ompierre avait si galamment offert la main, et dont la vue avait produit sur Giraud une impression si vive et si étrange.

Ce valet était en effet l'un de ceux qui accompagnaient la litière de la jeune femme.

Richard n'avait pas semblé apporter la plus légère attention à la proche présence du laquais, mais l'archer rouennais ne l'avait pas quitté du coin de l'œil depuis qu'il était venu se placer derrière lui.

Se tournant à demi, il froissa rudement le pourpoint du valet.

—Oh ! oh ! fit-il en souriant d'un air aimable : je vous demande pardon, camarade. J'ai failli abîmer vos superbes passements !

Le valet le regarda niaisement.

—Il n'y a pas de mal, dit-il d'une voix traçoante.

—Peste ! continua Giraud, quel accoutrement ! Je ne l'avais pas remarqué. Savez-vous que vous êtes mieux habillé que les seigneurs de mon pays ! Quelles couleurs galantes !

Le laquais se rengorgea avec une joie manifeste.

—Vous trouvez ?... fit-il avec un sourire de plus en plus niais.

—Comment, si je trouve ? Mais cela vous va superbement, et je ne saurais dire si c'est le costume qui vous fait si bonne mine ou si c'est votre bonne mine qui rend le costume si agréable à l'œil.

—Eh ! eh ! fit l'autre en se redressant.

—Mais attendez donc ! reprit Giraud en ayant l'air de se souvenir. N'appartenez-vous pas à cette belle dame qui est arrivée tout à l'heure en litière ?

—Quelle belle dame ?

—Eh ! vous m'entendez bien ! Celle qui avait de si belles plumes rouges sur son toquet de velours noir et à laquelle M. de Bassompierre a donné son bras.

—Ah oui ! fit le laquais.

—Vous êtes de sa maison, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Diable ! Vous êtes bien heureux d'avoir une telle maîtresse ?

Le valet fit un hochement de tête qui, ne signifiant rien, pouvait être interprété suivant la volonté du questionneur.

Sa figure rougeaude, sur laquelle ne se reflétait aucun sentiment, décelait une intelligence manifeste.

—Et comment se nomme-t-elle, cette belle dame ? poursuivit Giraud.

—Ma maîtresse ? répondit le laquais.

—Oui.

—Tiens ! pourquoi donc est-ce que vous me demandez cela ?...

—Mon Dieu ! pour le savoir apparemment.

—Qu'est-ce que ça vous fait ?

—Simple curiosité !

—Est-ce que vous voulez aller la voir ?... dit le valet en riant bêtement.

—Peut-être !

—Eh bien ! alors je vais vous dire son nom.

—Vous serez bien aimable, camarade !

—C'est la baronne Catherine de Sainte-Marie.

—Ah ! la baronne Catherine de Sainte-Marie.

—Oui.

—Eh elle habite ?

—Près de l'hôtel de Nevers, à côté des Augustins.

—Grand merci !

—Comme ça, continua le valet toujours en riant de son rire niais et stupide ; comme ça vous voilà bien renseigné à cette heure, et si vous voulez vous mettre au nombre de ses galants vous n'avez plus qu'à vous présenter.

—Ah ça ! dit Richard en se penchant à l'oreille de Giraud, que vous importe donc cette dame, et que vous font son nom et sa demeure ?

—Ce sont mes affaires !... répondit sèchement l'archer rouennais.

—Ah ! que voici donc un beau seigneur ! dit tout à coup le valet à la livrée blanche et rose en désignant de la main un nouveau cavalier qui, en ce moment, pénétrait dans la cour de l'hôtel.

Giraud fit un mouvement brusque et Richard demeura impassible.

Le cavalier qui arrivait alors n'était autre que le comte de Bernac.

Monté sur le magnifique genêt d'Espagne dont nous avons parlé dans la première partie de ce récit, le jeune homme, fidèle à ses habitudes de luxueuse élégance, était vêtu d'un déguisement de fantaisie auquel il était difficile de donner un nom précis, car il n'appartenait à aucun temps ni à aucun peuple, mais dont la richesse surpassait toute imagination.

Ce déguisement, qui par sa coupe se rapprochait des costumes du moyen âge, était fait de toile d'or et de toile d'argent, habilement mélangées par les étroites, et les ceintures étaient surchargées de perles fines et de pierreries étincelantes.

Un nœud de perles et de diamants était attaché sur l'épaule gauche, et la poignée de l'épée que le comte portait à son côté était taillée dans un seul morceau du plus beau corail de l'Adriatique.

Un feutre blanc surmonté de plumes rouges et de souliers de velours de la même nuance que les plumes du chapeau terminaient ce singulier et remarquable accoutrement.

Ainsi costumé, le comte de Bernac avait si fière et si grande mine, il montait si élégamment son beau cheval, il retroussait si galamment sa moustache noire, que la foule des laquais fut émerveillée de cette charmante apparition.

Six pages, trois à droite, et trois à gauche, portaient d'énormes bougies de cire vierge, dont la lueur vive et dorée inondait le brillant seigneur.

Aussi non-seulement les valets s'empresèrent-ils de faire place, mais encore des murmures d'admiration, prêts à se transformer en cris, s'élevèrent ils de toutes parts.

Le comte de Bernac mit pied à terre, et prit des mains de l'un de ses pages un masque que celui-ci lui présentait.

Ce masque était de velours ; mais, au lieu d'être noir, suivant la mode adoptée, il était rouge.

Au moment où le jeune seigneur pénétrait dans la cour de l'hôtel et était remarqué par l'interlocuteur de Giraud, celui-ci, faisant un brusque mouvement de retraite, s'était jeté derrière un groupe de valets, et se faufilant adroitement, il avait gagné la porte du vestibule, puis il avait disparu au milieu du flot de pages et de laquais qui se pressaient sur le seuil, de sorte que

lorsque M. de Bernac mit pied à terre, Richard et l'homme à la livrée blanche et rose étaient seuls à quelques pas de lui.

Le vieux sergent porta la main droite à son œil droit, et se le frotta rudement comme si quelque môleoule de poussière ou pénétrait sous la paupière.

M. de Bernac prouetta sur ses talons avec une légèreté toute gracieuse, et posa la main gauche sur la garde de son épée en mettant son marque de l'autre main.

—Ah ! murmura-t-il, encore Giraud ! Désolidement le diable devient par trop gênant.

Et sa main gauche, abandonnant la garde de son épée, se reporta à sa moustache.

Tous ces mouvements, qui ne présentaient en eux rien que de fort naturels, avaient été accomplis en marchant, et le comte se frottait encore la moustache au moment où il posait son pied sur la première marche de l'escalier.

Le valet à la livrée rose et blanche, profitant de la place que lui avait abandonnée Giraud, était alors au premier rang, coude à coude avec Richard.

—Alerte ! Caméléon, dit le vieux sergent sans presque remuer les lèvres.

—J'ai compris, murmura le laquais sans bouger, et sans que sa physionomie perdît le caractère niais et stupide qui paraissait lui être propre.

—Et moi aussi ! ajouta Richard.

Et il serra convulsivement la poignée de sa lourde épée.

Puis tous deux, profitant de l'arrivée d'un carrosse escorté par une suite nombreuse, et dont l'entrée causa une sorte de perturbation dans la foule, le valet de la baronne s'éloigna en s'enfonçant du côté des bâtiments, et le vieux sergent de la prévôté se dirigea vers la porte donnant sur la rue.

IV

LE BAL

Les salons de l'ambassadeur d'Espagne passaient, à bon droit, pour les plus vastes et les plus élégants de tout Paris.

C'était moins, au reste, l'amour du beau et la passion du luxe qui avaient fait agir don Pedro, que son désir d'humilier en toutes choses les Français qu'il détestait, et d'établir la suprématie de sa nation.

Depuis longtemps, l'Espagne était mal avec la France. Les guerres de la Ligue, soutenues en grande partie par le crédit du roi d'Espagne, qui avait envoyé force secours en argent et en hommes aux adversaires du Béarnais, avaient fait de Sa Majesté très-chrétienne deux ennemis à peu près irréconciliables et toujours sur le qui-vive en présence l'un de l'autre.

Il eût donc été difficile pour le roi d'Espagne, d'avoir fait, en de telles circonstances, un meilleur choix que celui de l'ambassadeur envoyé à Paris, car ce don Pedro, dit Péréfixe, selon l'humeur de la vraie noblesse espagnole, tenait une morgue fière et grave, et était haut et magnifique en paroles.

Ce fut lui qui répondit à Henri IV, une fois que le roi tout en colère disait que s'il montait une fois à cheval, on le verrait bien sûr à Madrid :

—Sire, le roi François y fut bien.

Faisant allusion à la défaite de Pavie et à la captivité du monarque français.

Une autre fois, cependant, avec sa verve gasconne, Henri IV le déferra complètement.

C'était au Louvre ; le roi montrait à l'ambassadeur sa nouvelle galerie dont la construction s'achevait.

—Eh bien ! monsieur l'ambassadeur, lui dit-il, que vous en semble ?

—L'Escorial est bien autre chose ! répondit don Pedro.

—Je le crois, répartit vivement le roi ; mais y a-t-il, j'vous prie, un Paris au bout comme à mes Galeries ?

On comprit qu'avec son humeur vaniteuse, et son désir d'écraser ceux qu'il recevait par un faste étourdissant, don Pedro de Tolède n'avait rien omis pour rendre splendide la fête qu'il offrait à la cour, et à laquelle devait assister l'élite de la noblesse française.

Le premier salon, dans lequel on pénétrait, tout tendu de cuir de Cordoue, resplendissait de lumières.

Le second, blanc et or, contenait l'orchestre des musiciens ; les violons, adroitement cachés aux yeux des danseurs par des voiles de gaze belge tout parsemés d'étoiles d'or tendus devant la tribune où s'exécutaient les symphonies.

Ces deux salons étaient de dimensions somptueuses, bien aérés et ouvrant l'un dans l'autre par une vaste porte drapée de velours vert.

Trois autres pièces plus petites étaient encore offertes aux invités : l'une rose et or, l'autre bleu et argent et la troisième tapissée de glaces, luxe alors véritablement fantastique.

Au moment où le comte de Bernac pénétra dans le premier salon, la fête était dans son animation la plus vive.

Le coup d'œil qu'offrait un bal à cette époque était loin de ressembler à celui que présentent les réunions de nos jours, et les danseurs et les danseuses du dix-neuvième siècle se feraient bien difficilement une idée de ce qu'étaient au dix-huitième les danses et les bals.

Sous les derniers Valois et sous les premiers Bourbons, la danse se divisait en deux catégories bien tranchées : les danses françaises et les danses étrangères ; les unes, toutes nationales et n'appartenant qu'au pays ; les autres, importées d'Italie ou d'Espagne.

A l'entrée de M. de Bernac, les musiciens s'apprêtaient à exécuter une pavane et la foule se pressait, faisant cercle autour des couples danseurs, louant les uns, critiquant les autres, et faisant succéder rapidement le blâme à l'éloge et l'admiration à la moquerie.

Le comte, suivant le côté extérieur de cette haie vivante qui entourait le champ clos de la danse, parvint jusqu'au second salon.

Là, comme dans le premier, la pavane faisait furor et fureur, suivant l'expression italienne.

La danse commençait à peine, avons-nous dit.

Au fond de ce salon dans lequel il pénétrait, M. de Bernac aperçut, du premier coup d'œil, le prévôt de Paris, madame d'Aumont et la charmante Diane.

Se glissant vivement jusqu'à eux, le comte salua profondément la mère et la jolie nymphe, amicalement M. d'Aumont dont le front était plus soucieux et plus rêveur que la veille encore, et offrant sa main à la belle jeune fille :

—Par grâce, mademoiselle, dit-il en désignant les spectateurs, ne privez pas ces gens du plaisir de vous admirer et faites-moi l'honneur d'accepter ma main,

Puis se baissant vers Diane avec un mouvement plein d'aisance :

—Je n'aurai peut-être, ajouta-t-il à voix basse, que ce seul moment pour vous parler !

La jeune fille, qui avait paru hésiter tout d'abord, se dressa subitement émue et palpitante.

Par un geste févrex, elle plaça ses doigts effilés dans la main que lui présentait son cavalier, et celui-ci fondant aussitôt le triple rang des spectateurs, apparut avec sa compagne dans le cercle réservé aux danseurs.

Diane avait son masque de velours noir ; le comte, son masque de velours rouge, personne ne pouvait donc les reconnaître par l'inspection du visage.

En voyant ce jeune seigneur à la mise si magnifique, et cette jeune fille si gracieuse et si charmante sous son costume de gaze, les assistants se reculérent instinctivement en laissant échapper des exclamations élogieuses et les autres couples s'arrêtaient, comprenant que la royauté de la danse était décernée d'avance aux nouveaux champions.

Le comte et Diane prirent place, l'un avec une aisance et une fierté toutes souveraines, l'autre avec une dignité et une grâce de déesse.

La danse, un moment interrompue, allait reprendre son cours lorsque, du côté opposé à celui où se trouvait le jeune et brillant couple, les rangs des spectateurs s'entr'ouvrirent brusquement et un cavalier et sa dame vinrent se placer en face de la fille du prévôt et du comte de Bernac, semblant leur porter défi à tous deux.

La dame était cette charmante bohémienne au costume bizarrement coquet que son laquais, l'homme à la livrée blanche et rose, avait nommée la baronne Catherine de Sainte-Marie.

Le cavalier, masqué comme sa compagne, portait un déguisement bizarre, mais tout aussi remarquable par sa bizarrerie que l'était celui du comte de Bernac par sa richesse factueuse.

Ce déguisement n'était autre que le costume égyptien dans sa plus rigoureuse exactitude, chose d'autant plus rare et d'autant plus extraordinaire alors, que la fureur de faire subir aux costumes étrangers ou à ceux de fantaisie les exigences de la mode du temps, détruisait tout caractère, effaçait tout cachet de vérité et réduisait les beautés d'un costume fidèle aux mesquines proportions d'une mascarade ridicule.

Cependant cette audacieuse tentative de l'homme masqué ne déplut pas à la foule.

Un nouveau murmure d'admiration accueillit cette nouvelle entrée en scène, et, sans que chacun sût pourquoi, la curiosité de tous se trouva immédiatement et vivement éveillée.

Il y avait une telle différence entre les couples, que le hasard peut-être se plaisait à faire rivaux, entre le caractère des déguisements eux-mêmes, que quelques spectateurs crurent à une surprise préparée par la galanterie de l'ambassadeur.

La pavane commença (« pavane, » danse espagnole, qui tirait son nom de ce que les danseurs faisaient en se regardant une espèce de roue à la manière des paons,) ou, pour mieux dire, recommença, car le duc de Guise et le duc d'Angoulême, intéressés tous deux par ce qui venait de se passer, avait fait ordonner aux violons de reprendre la danse entière, s'inquiétant peu de contrarier ou non les autres danseurs.

Bernac et Diane firent les premières passes avec une telle élégance, une telle légèreté, que les témoignages de satisfaction et d'admiration éclatèrent en manifestations sourdes, et que le respect seul du lieu empêchait de devenir bruyantes.

Puis ce fut au tour de l'Égyptien et de la bohémienne.

Excités sans doute par les éloges prodigués au couple rival, ceux-ci s'avancèrent tête haute et répétèrent les mêmes figures, mais en donnant à leur danse un caractère tout opposé.

La bohémienne, renversant sa taille souple, arrondissant ses beaux bras et voyant la flamme ardente de sa prunelle dans le globe humide de son oeil frangé de longs cils, et que laissait apercevoir le trou très large de son masque, parut emprunter aux almées l'entraînement de leur danse éivrante, et aux Andalouses la fougue contenue de leurs passions, alors qu'elles jettent mantille au vent pour obéir aux lois lascives du fandango national.

Entre les poses de la baronne et celles de la fille du prévôt, entre la danse de la bohémienne et celle de la nymphe, il y avait toute la distance qui sépare le caractère de chacun des costumes adoptés par les deux femmes, toute la différence qui existe entre les allures de la vierge pure et celles de la courtisane amoureuse.

À l'une la grâce modeste et suave, à l'autre la fascination provoquante et irrésistible.

Les deux cavaliers offraient le même contraste.

L'Égyptien, grave, solennel, fatal, le geste sévère, la démarche imposante, semblait imprimer à chacun de ses pas une fierté et une majesté incontestables.

Entre lui et le comte, il y avait toute la différence de la dignité de l'homme du désert habitué à lutter avec la nature elle-même, à l'orgueil du gentilhomme civilisé habitué à lutter avec les passions de ses semblables.

Un léger frémissement parcourut la foule.

Le comte regarda avec étonnement le cavalier de la bohémienne.

Dans celle-ci il avait bien reconnu la séduisante Catherine, la compagne de son frère Mercurius, la fille du peuple devenue grande dame, Jeanne enfin, la fiancée de l'archer de la prévôté de Rouen, mais il cherchait en vain à deviner quel pouvait être ce personnage étrange, dont les allures et le costume lui rappelaient vaguement ce Van Helmont, avec lequel il était entré en lutte quelques heures auparavant.

Néanmoins, quel que fût celui qu'il avait devant les yeux, ami ou ennemi, M. de Bernac était trop brave pour se laisser intimider, et, redoublant au contraire d'enjouement et de fougue, il continua la pavane, sans commettre la moindre faute en matière chorégraphique et en s'efforçant d'attirer sur lui et sur Diane la majorité des suffrages.

Mais le couple opposé demeurait digne des nombreux éloges qu'il avait soulevés tout d'abord.

À chaque pas, à chaque figure, c'était une véritable lutte entre ces danseurs rivaux, et la galerie émerveillée avait grand-peine à contenir son admiration.

Enfin la pavane s'acheva aux grands regrets des spectateurs, et, la dernière figure terminée, chacun demeura dindésis, ne sachant auquel des deux couples il convenait d'offrir la palme triomphale.

M. de Bernac n'avait pu trouver le moment d'adresser un seul mot à Diane.

Furieux de ce contre-temps, qu'il attribuait avec raison à l'attention provoquée par l'Égyptien et sa danseuse, il reconduisit mademoiselle d'Amont près de sa mère et se retourna pour se mêler aux groupes qui envahissaient alors le centre du salon.

Dans ce mouvement, il se trouva face à face avec l'Égyptien.

Les deux hommes se toisèrent des pieds à la tête, et l'œil étincelant de Reynold chercha en vain à pénétrer à travers le masque du danseur inconnu.

V

LA CLEF DU CABINET D'ARMES

—Recevez mes compliments, seigneur égyptien, dit Reynold d'une voix ironiquement railleuse ; vous baladez à ravir !

—Il y a quelque chose que je fais mieux encore que de danser la pavane, monsieur de Bernao, répondit le mystérieux inconnu.

—Et quelle chose, s'il vous plaît ?

—Vous voulez la savoir ?

—D'honneur ! je suis curieux.

—Eh bien ! c'est de démasquer les imposteurs et d'arracher aux bandits les noms et les titres dont ils osent se parer !

Puis, sans donner à Reynold, stupéfait, le temps ni la faculté de lui répondre, l'Égyptien s'éloigna gravement.

M. de Bernao demeura un moment comme foudroyé par ces paroles menaçantes ; mais, secouant brusquement la torpeur dans laquelle il paraissait plongé, il se dirigea rapidement vers Catherine qui, appuyée au bras d'un cavalier, traversait la salle de danse pour gagner l'un des petits salons dont nous avons parlé.

Au moment où le jeune homme allait atteindre la bohémienne, un masque venant à sa rencontre le heurta du coude en passant.

Le masque, sans se retourner, sans s'arrêter, continua sa marche à travers la foule et disparut en franchissant le seuil d'une porte voisine.

Le comte parut hésiter, puis il gagna le petit salon des glaces dans lequel il venait de voir pénétrer Catherine.

Celle-ci s'était débarrassée de son cavalier, et, debout devant l'un des grands miroirs, elle arrangeait sa coiffure dont la pavane avait détruit l'harmonie savante.

—Quel est donc le gentilhomme avec lequel vous venez de si merveilleusement danser, baronne ? demanda le comte.

—J'ignore son nom, mon cher Henri, répondit la jolie créature.

—Quoi ! fit M. de Bernao en baissant la voix, tu ne sais qui il est ?

—Non, en vérité !

—Il faut le savoir, Catherine.

—Pourquoi ?

—Parce que cet homme est un ennemi.

—Alors, je le saurai ! répondit la baronne avec une assurance qui ne permettait pas de douter.

Puis elle reprit en changeant de ton :

—Humbert est ici.

—Je le sais.

—Vous l'avez vu ?

—Dans l'instant.

—Et il vous a parlé ?

—Non, mais je vais le retrouver.

—Il est dans le salon bleu.

—Je le sais encore.

—Vous savez tout, ce soir, dit Catherine en riant.

—Excepté ce qu'il faut que je sache.

—Le nom de mon danseur ?

—Précisément.

—Puisque je le saurai.

—Bientôt ?

—Dans moins d'un quart d'heure.

—Qui te le dira ?

—L'ambassadeur.

—Don Pedro ?

—En personne.

—Ah ça ! tu es donc bien avec lui ?

—Il prétend qu'il trépassera de douleur, si je ne lui donne une parole d'espoir.

—Il est amoureux ?

—Bel et bien !

—Peste ! Que ne le disais-tu ?

—Il fallait le deviner. Si don Pedro n'était pas épris des charmes de votre très-humble servante, mon beau seigneur, continua Catherine avec un sourire railleur, comment m'aurait-il confié la clef du cabinet d'armes qui donne dans le petit salon bleu afin que je puisse, si bon me semble, me reposer seule et sans crainte d'être troublée, et changer même de déguisement si la chose venait à me plaire. Or, ce cabinet d'armes, vous le savez, communique d'un côté avec les appartements intérieurs, et de l'autre avec la sortie donnant sur les jardins.

—Tu as cette clef ! s'écria Bernao avec joie.

—Chut ! pas si haut !... La voici !

Catherine tira de son sein une magnifique clef d'acier ornée d'un ruban bleu.

Le comte s'en empara par un geste rapide, puis s'inclinant sur la petite main de la baronne :

—Si mon cœur était libre, je crois que je t'aimerais à la folie, murmura-t-il.

Et il baisa les doigts blancs qu'il pressait avec une ardeur pleine de reconnaissance.

La Guiche entra alors dans le salon des glaces.

—Corbleu ! s'écria le chevalier en s'arrêtant, n'arriverai-je donc jamais, baronne, que pour être témoin des faveurs que vous accordez au comte ?

Bernao se redressa en riant.

—Est ce qu'il faudra encore une fois retourner au Pré-aux-Clercs ? demanda-t-il.

—Non ; d'ailleurs, j'ai fait un vœu.

—Lequel ? dit Catherine.

—Celui de ne jamais me battre le matin d'un jour où je dois aller au bal.

—Pourquoi ?

—Parce que je ne puis danser le soir.

Et La Guiche désigna gaiement l'endroit où l'épée du comte avait labouré les chairs de sa cuisinière.

—Tu souffres ? demanda Bernao.

—Beaucoup, puisque je suis privé de danser avec notre belle baronne.

En ce moment les musiciens firent entendre les préludes d'une danse nouvelle.

—Ah ! s'écria vivement Catherine, voici notre pavane ! Monsieur de Bernao, avez-vous donc oublié que je vous ai accordé ma main ?

—Mille pardons ! fit le comte en s'inclinant avec empressement comme un homme surpris.

—Quoi ! dit La Guiche, vous m'abandonnez ?

—Il le faut, chevalier ! répondit la baronne.

—Mais après la pavane ?

—Je serai tout à vous !

—Je vous rappellerai cette promesse...

—Vous n'en avez pas de besoin si vous m'attendez dans ce salon.

Et Catherine souriant coquettement à la Guicho, entraîna M. de Bernac.

— Pourquoi danser ? murmura Reynold avec impatience.

— Parce que La Guicho se serait attaché à mes pas, m'aurait poursuivie sans trêve, et que je n'aurais pu parler à l'ambassadeur, tandis qu'après la pavane vous me conduirez près de lui.

Les groupes de danseurs se formaient au milieu du salon dans lequel Catherine et le comte venaient de rentrer.

La baronne et son cavalier prirent place; mais à peine étaient-ils arrivés que l'Egyptien, conduisant sa danseuse, apparut en face d'eux.

On eût dit que, par une convention tacite, les deux hommes se fussent donné le mot pour rendre plus vive encore l'espèce de rivalité que la danse précédente avait établie entre eux.

En effet, par un singulier hasard, chacun des cavaliers avait pris la danseuse de l'autre. Le comte tenait la main de la bohémienne, et l'Egyptien venait d'apparaître conduisant galamment la jeune et charmante fille du président de Paris.

Bernac et le danseur rival échangèrent un regard de défi et de menace.

(A CONTINUER.)

Commencé le 15 Septembre, 1887 — (No 404).

Toute personne qui s'abonne à ce journal reçoit gratuitement, ou se la procure gratuitement à la demande suivante, le commencement de ce feuilleton.

VARIÉTÉS

En cour d'assises :

— Avez-vous, malgré les charges qui vous accablent, vous permettez à dire ?

— Mon président, un honnête homme n'a que sa parole. A l'instruction, j'ai dit. Je permets.

M... est sourd comme un pot.

Son ami, le peintre J..., lui a monté une bien drôle de soie.

Le cocardier d'artiste qui orne à sa tête d'ordinaire pour se faire catégoriser, se met à parler tout bas dès que M... arbore son corset.

De sorte que le malheureux ne perçoit plus un son.

Il est allé chez le fabricant lui faire une scène terrible.

Villégiature bourgeoise et question sociale.

Un mendiant sonne à la porte d'une villa.

La maîtresse de la maison, le reconnaissant :

— Comment ! c'est encore vous ?... mais on vous a déjà donné un morceau de pain et un verre de vin ce matin...

— C'est vrai, ma bonne dame ; mais je vais vous dire : c'est que j'ai faim deux fois par jour.

Le chef de bureau d'une grande administration mande un de ses employés pour lui reprocher son inexactitude.

Le chef. — Vous arrivez toujours trop tard, monsieur. Je serai obligé de sévir.

L'employé, d'un ton dégegé. — C'est vrai, monsieur ; mais vous remarquerez aussi que je m'en vais beaucoup plus tôt que les autres.

Le chef. — Dans ce cas, c'est différent.

NOS PRIMES

COLLECTIONS DU « FEUILLETON ILLUSTRE »

Les avantages que nous offrons maintenant aux personnes qui aiment à lire ne peuvent être surpassés, disons plus : n'ont et ne seront jamais égalés. En effet il suffit de jeter un coup d'œil sur la liste suivante pour se convaincre qu'il est impossible de se procurer autant de littérature choisie et variée pour une somme aussi minime que le prix de l'abonnement.

Toute personne s'abonnant au FEUILLETON ILLUSTRE ou qui renouvelle son abonnement à échéance pour une année, reçoit gratuitement (à son choix) les feuilletons suivants complets de l'une des séries ci-dessous :

Première Série — Le Roi des Voleurs ; Le Trésor de Strongsey ; Les Héritiers du Poignard ; Le Secret de l'Intendant ; Le Duo de Kandos ; Les Deux Duchesses ; Les Forçats de l'Amour ; L'Homme des Grèves ; Le Crime d'un autre ; L'Amour à l'Épée ; Un Noviciat ; historiottes, variétés, etc., etc.

Deuxième Série — La Fille de Marguerite ; L'Homme des Grèves ; L'Amour à l'Épée ; Le Crime d'un autre ; Un Noviciat ; historiottes, etc., etc.

Aucun des feuilletons ci-dessous (compl. et au choix) sera envoyé franco, sur réception de 50 cents :

— Une Vengeance de Peau-Rouge — La Fille de Marguerite — Le Roi des Voleurs — Les Héritiers du Poignard — Le Secret de l'Intendant — Le Duo de Kandos et Les Deux Duchesses — Les Dramas de l'Argent.

Les prix qui coûteraient actuellement ces feuilletons en librairie, varient entre \$2.00 et \$5.40 chacun.

Toute personne qui nous fera parvenir l'abonnement de quatre nouveaux souscripteurs, pour un an ou plus, ou qui s'abonnera pour trois ans recevra gratuitement tous les feuilletons ci-dessus énumérés et les suivants :

Exil l'Empoisonneur — Une Vengeance de Peau-Rouge ; — La Demoiselle du Cinquième — Le Testament Sanglant.

Les histoires ci-haut mentionnées, réunies ensemble, ont coûté et coûteraient encore plus de \$25 dans les librairies.

Nous n'envoyons aucune prime ni le commencement d'aucun feuilleton avant d'avoir reçu le montant de l'abonnement.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : Un an, \$1.00 ; six mois, 50 cts, payable d'avance. On peut s'abonner pour moins de six mois. Les abonnements partent du 1^{er} de chaque mois. Pour la ville de Montréal (livré au domicile), 50 cts en plus par année.

Tout semestre commencé est payable en entier.

Aux agents, 16 cts la douzaine et 20 p. c. de commission sur les abonnements, le tout payable à la fin du mois.

Nous ne serons responsables d'aucune lettre contenant des valeurs qui nous serait adressée sans être enregistrée.

MORNEAU & C^{ie}, EDITEURS,

Bolton 1883.

475 Rue Craig, Montréal.